

1^{er} janvier) à propos de la particule et de la particulomaine. Le prénom de Louis de Gonzague suscite sa goguenarderie de Normand. Cela peut paraître singulier de la part de M. Maurevert qui installa le dandysme dans un pigeonier montmartois, pour le transporter ensuite sur la promenade des Anglais, à Nice, où le vassal soleil se traîne à ses spirituels escarpins.

M. Maurevert, expert en hercotectonique, raille la noblesse prénominale, mais il admet « la noblesse vestimentaire », si l'on en juge par le nombre imposant de pantalons et de redingotes qu'il tenait de Brummel, de Barbey d'Aurevilly et autre gentlemen de la chronique fastueuse.

Nous n'aurons pas la mauvaise grâce de reprocher à M. Maurevert son goût si marqué et si remarqué des vieux habits qu'il érigea savoureusement dandysme, mais pour l'amour des saints (a-t-elle culte de dulie) qu'il veuille bien faire état que le prénom de Louis de Gonzague est porté par le signataire, non pas par idolâtrie des gueules, du sinople, du tiercé en pal ou du contre-vair, mais en vue d'honorer la mémoire d'un parrain ingénieux et jaloux.

Je vous prie, cher Monsieur Vallette, de faire bon accueil à cette courte réponse touchant votre rédacteur, et de trouver ici, les assurances de mon respectueux dévouement.

LOUIS-DE-GONZAGUE FRICK,
Soldat aux armées de la République.

§

M. Saint-Saëns et la « Hofoper » de Berlin.

Mon cher confrère,

M. Saint-Saëns, — qui nous poursuit de ses imprécations contre les Boches et leur musique, — tient énormément, dans une lettre adressée au *Temps* le 21 janvier, à nous faire connaître l'enthousiasme du public berlinois à son égard. C'est ainsi que les grands cabots, retour de tournée, épatent les amis du récit de leurs triomphes. Certainement les Berlinoïses ne sont point des Barbares, puisqu'ils prisent la musique de M. Saint-Saëns.

Toutefois, puisque M. Saint-Saëns aime tant à préciser, je désirerais compléter les indications vagues qu'il donne. J'étais à Berlin à cette époque ; j'ai assisté à la représentation en question.

Simson und Delila (comme disent les Boches) était fort souvent joué à Berlin ; une longue tradition avait introduit l'usage de quelques coupures, — comme nous faisons chez nous pour Wagner.

On avait invité M. Saint-Saëns à l'occasion du jubilé de sa pièce ; on l'avait prié de diriger les répétitions et la représentation ; on avait été pour lui tout sucre et tout miel.

M. Saint-Saëns se fâcha à cause des coupures. L'intendant de la Hofoper, M. von Hülsen, essaya de l'amadouer. Il n'y avait plus le temps nécessaire pour réaliser les raccords, pour faire réétudier leurs parties aux protagonistes habitués à l'ancienne version, etc. etc... Rien n'y fit. M. Saint-Saëns exigea le rétablissement des passages coupés, malgré les difficultés techniques. Il ne voulait pas faire grâce d'une mesure aux Berlinoïses. Les journaux s'emparèrent de l'incident et le conflit de l'intendance et du maître français défraya les conversations.

Mais on veillait. On fit appeler le Graf von Hülsen, on le frictionna éner-

giquement, *on* lui fit comprendre qu'il fallait accéder aux désirs de M. Saint-Saëns, si exigeant fût-il, parce qu'il était un hôte. *On* ordonna même que satisfaction lui fût immédiatement donnée.

Et l'intendant von Hülsen s'inclina et obéit, parce qu'à Berlin il faut toujours obéir, quand *on* commande, et aussi parce que la *Hofoper* appartient à *on*.

Voilà ce que M. Saint-Saëns ne nous dit pas dans cette courte lettre où il évoque les applaudissements frénétiques de ses auditeurs berlinois, sans aucune utilité ni pour l'histoire, ni pour la musique (excepté la sienne, peut-être). Il tait l'intervention de ce fameux *on*, dans la loge duquel il parut, du reste, au cours de la représentation et devant lequel il fit tous les salamalecs, toutes les révérences que les citoyens d'une démocratie feront toujours à ceux qui brillent et qui règnent.

... Ce supplément d'information à la lettre de M. Saint-Saëns n'est pas sans importance. Il nous prouve que le Kaiser — car c'est de lui qu'il s'agit — tout en dédaignant la musique de Strauss, de Wagner et de Mahler, comme son hôte, aimait énormément celle de Puccini, de Leoncavallo et de M. Saint-Saëns. L'histoire a de ces ironies.

Cordiales amitiés,

MARC HENRY.

§

Paysages d'Ibsen. — On vient de vendre à Copenhague deux paysages d'Ibsen. Ce sont des œuvres de jeunesse, ainsi qu'on s'en doute bien, deux toiles représentant des vues d'hiver en Norvège.

Ibsen fut d'ailleurs dessinateur après avoir été paysagiste. Il dessina des costumes avant que de devenir directeur d'un théâtre de comédie.

Aujourd'hui, ces croquis sont très recherchés par les collectionneurs. C'est le fils d'Ibsen qui a mis en vente les deux paysages norvégiens qui ont, tout de suite, trouvé des acquéreurs à Copenhague.

§

Adrien Mithouard candidat à l'Académie française. — Voici qu'on parle à nouveau des candidatures académiques. Au fauteuil vacant de feu M. le marquis de Ségur, M. Adrien Mithouard pose la sienne. Et voilà une candidature qui tout de suite conquiert les sympathies des Parisiens, en même temps que celles des lettrés.

En effet, si Adrien Mithouard est élu, ce sera la première fois que la Ville de Paris sera représentée à l'Académie Française. Entré nous, l'Académie Française doit bien cette récompense à la bonne ville de Paris qui s'est si bien conduite pendant la guerre. Elle le doit plus encore à Adrien Mithouard qui, indépendamment de son œuvre littéraire, a droit à ses suffrages pour s'être comporté constamment comme un grand Citoyen depuis le mois d'août 1914. Désormais, Adrien Mithouard a sa ligne dans l'Histoire et l'on ne pourra plus tard écrire le récit de la Guerre de 1914, 1915, 1916, 1917... sans relater le rôle du Président du Conseil municipal resté seul à Paris face à l'ennemi, tandis que le Gouvernement s'en allait à Bordeaux. Adrien Mithouard, par son autorité d'homme intègre, son intelligence, le prestige de son nom sut inspirer à la population parisienne la